

IMAGES AFGHANES

Voyage en prison

"Kandahar" est un film sur l'Afghanistan, sur le poids des interdits qui y règnent et sur les malheurs du peuple qui y vit. A voir absolument!

(gk) - Il y a encore des gens qui pensent que le cinéma a le pouvoir de rendre le monde meilleur. Mohsen Makhmalbaf et Niloufar Pazira en font visiblement partie. Le premier, réalisateur né à Téhéran, a été emprisonné à l'âge de 17 ans, de 1974 à 1979, suite à sa lutte contre le régime du shah. La deuxième est journaliste, réfugiée afghane au Canada depuis les années 80. Un jour, elle reçoit une lettre désespérée d'une amie restée en Afghanistan. Niloufar Pazira tente alors de rentrer clandestinement dans son pays natal pour l'aider. C'est, en gros, l'histoire de ce retour qui est raconté dans "Kandahar".

Mohsen Makhmalbaf a collaboré étroitement avec son actrice principale, Niloufar Pazira, et a ainsi réalisé un film d'une force rare, un film qui voulait dénoncer surtout la situation des femmes afghanes, un film pris de court par les événements du 11 septembre et la riposte militaire qui y a fait suite. Mais son sujet reste d'actualité: "Pour nous, la solution aux problèmes en Afghanistan n'est certainement pas politique, mais se trouve au niveau culturel. Pour changer quoi que ce soit là-bas, il faut miser sur l'éducation des enfants", ont répété, à plusieurs reprises, le réalisateur et la journaliste-ac-

trice lors de leur conférence de presse au Luxembourg, lundi dernier.

Pour arriver à convaincre de cette nécessité, c'est d'abord les spectateurs et spectatrices que "Kandahar" éduque.

Nafas, jouée par Niloufar Pazira, arrive en Afghanistan à la recherche de sa soeur, qui n'a plus de jambes depuis qu'elle a marché, encore enfant, sur une mine. Pour la retrouver à Kandahar, ville sainte, Nafas doit traverser le désert en jouant la quatrième femme d'un réfugié voulant regagner l'Afghanistan. Pour cela elle dit devoir revivre "les prisons" qui font ce pays où tout semble banni. La première de ces prisons est ce fameux burqa (sorte de tchador afghan). Elle laisse ainsi tout derrière elle, ne gardant qu'un petit magnétophone pour en-

registrer ses pensées. Ces enregistrements donnent lieu, au début du film, à de longues explications, souvent en voix off, sur l'Afghanistan et la situation des gens qui y vivent. C'est ici que Makhmalbaf nous éduque, faisant plus un documentaire qu'un film de fiction.

Mais c'est pour mieux nous embarquer dans le voyage dangereux que va entreprendre Nafas, à travers un pays où seules les armes sont modernes et où il vaut mieux ne faire confiance à personne. Ici c'est chacun pour soi.

Nafas y vivra des scènes très inégales; comiques, dramatiques, parfois les deux à la fois. Elle commence son voyage en compagnie d'une famille afghane. Le père tient en main un petit drapeau des Nations Unies, censé le protéger, lui et sa famille, durant son retour au pays natal. Quelques scènes plus tard la famille est dévalisée par deux passants. "Les Nations Unies et autres organisations internationales n'ont fait que réagir à différentes catastrophes humanitaires en Afghanistan. Leur rôle n'a jamais été actif", explique Niloufar Pazira, avant de revenir, avec son réalisateur, sur la nécessité de mettre sur pied des projets d'éducation, ce à quoi il/elle invitent évidemment aussi les Nations Unies.

Forcément, la réalisation de ce film était loin d'être facile. Makhmalbaf a, par exemple, improvisé beaucoup de scènes avec de vrai-e-s réfugié-e-s, faisant souvent face à la haine existant entre différents clans. Ceci donne

une réalité poignante à "Kandahar". Le public ressent un peu du danger et surtout du malheur quotidiens que doivent vivre ces gens. Une scène très belle montre un docteur qui prescrit du pain - matin, midi et soir - à une femme se plaignant de maux de ventre, qu'il doit diagnostiquer à travers un trou dans un drap. "Ces gens n'ont pas besoin d'un docteur, mais d'un boulanger", est alors son commentaire.

La fin de "Kandahar" est synonyme d'un regard emprisonné vers un soleil levant, rempli d'espoir. Un paradoxe que l'on retrouve aussi dans l'utilisation du burqa. S'il représente d'abord une prison pour Nafas, cette étoffe lui permettra de plus en plus de passer inaperçue, de poursuivre son chemin dans l'anonymat. La prison devient aussi protection.

"Kandahar" est un film de fiction très documentaire, qui montre le malheur afghan de façon poignante, sans jamais devenir sentimental. Pour tout-e-s ceux et celles qui croient que le cinéma peut, au moins, élargir les horizons.

A l'Utopia

La journaliste-actrice Niloufar Pazira a mis beaucoup d'elle-même dans "Kandahar".

THEATRE

Quand l'imaginaire prend le dessus

Kaappi, cela veut dire placard en finnois. Le placard est le lieu du terrible secret de Sari.

Sari est une jeune femme adulte, du moins de son apparence. Elle fait des mots croisés, elle parle à une autre jeune femme, cela doit être sa sœur. Celle-ci n'est pas gentille avec elle, mais Sari est très conciliante, elle ne veut surtout pas de dispute, même pas de discussion. Elle veut à tout prix sauvegarder son monde à elle, qui lui procure une harmonie fictive.

Elle n'a pas de rêves, elle n'en a jamais eus, aucun désir qui reste à réaliser.

L'auteur Marko Leino décrit l'idée principale de sa pièce de la manière suivante: "La pièce nous fait pénétrer dans le monde intérieur d'une personne mentalement perturbée. ... (Elle) s'est créée un microcosme qu'elle essaie désespérément de faire fonctionner avec ses propres

règles qui changent sans arrêt: les frontières entre la vérité et le mensonge, la réalité et l'imagination se tordent et craquent." Et on assiste effectivement à un crescendo sur scène. Sari essaie par tous les moyens de garder son décor intact; la table, les mots croisés, le frigo, le placard qui reste fermé et sa sœur qui rentre à la maison. Elle devient nerveuse, elle combat tout signe venu de l'extérieur et qui menace sa mise en scène à elle. A fur et à mesure que son monde se désagrège, le spectateur et la spectatrice découvrent, tel des détectives, les pièces à conviction qui expliquent la maladie mentale du personnage.

C'est une terrible histoire qui se déroule sur scène et il faut bien admettre qu'on ne se

distrain pas pendant une heure et demie au théâtre du Centaure. Le thème de la folie comme moyen de survie humaine est oppressant, les dialogues sont durs, que ce soit par leur naïveté ou par leur méchanceté. Peut-être est-ce le mélange des deux qui est si difficile à assimiler.

La découverte du parricide, le secret du placard, soulage finalement. On comprend la folie de Sari, on peut expliquer ce comportement inadéquat, anormal. C'est peut-être cette inconnue latente

tout au long de la pièce, qui se termine en fracas explicatif, qui met en valeur l'idée même du thème. Ce qui incite à la réflexion: Combien de comportements bizarres pourrait-on comprendre ou mieux comprendre si l'on en connaissait l'origine? Elle est étonnante et effrayante à la fois, cette capacité propre à l'être humain de chercher refuge dans le monde solitaire et imaginaire de la folie, afin de survivre une situation insupportable.

C'est un rôle difficile à jouer sur scène, celui d'une femme

qui doit rester folle pour continuer à vivre. Mariut Klami s'y applique. Marco Lorenzini et Isabelle Bonillo la soutiennent.

Une expérience théâtrale de plus qu'ose attaquer le théâtre du Centaure.

Viviane Loschetter



Marco Lorenzini soutenant Mariut Klami dans sa folie.